

# Une vie sans bon sens Quand Nietzsche lit le cinéma de Pierre Perrault

Pierre Pageau

---

Number 302, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82176ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

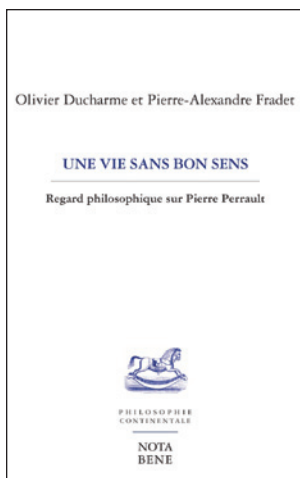
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Pageau, P. (2016). Une vie sans bon sens : quand Nietzsche lit le cinéma de Pierre Perrault. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 42–42.



# Une vie sans bon sens

## Quand Nietzsche lit le cinéma de Pierre Perrault

La littérature sur le cinéma de Pierre Perrault est tout de même très abondante. Lui qui valorisait la « parole » en serait heureux. Mais le Pierre Perrault qui détestait les intellectuels n'en voulait pas tant. Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet ajoutent une nouvelle pierre à cet édifice du discours autour de Pierre Perrault. Et ils le font avec un nouveau regard, utilisant les arcanes de la philosophie.

PIERRE PAGEAU

Le lecteur vit un grand choc à la lecture de la première phrase de la préface de Jean-Daniel Lafond (grand connaisseur de l'œuvre de Pierre Perrault) : « Pierre Perrault n'avait pas d'affinités particulières avec la philosophie et les philosophes... » Le lecteur doit alors imaginer l'énorme travail des auteurs de ce livre pour faire une relecture personnelle des films et écrits de Perrault en les soumettant à la lecture de grands philosophes (Nietzsche en particulier), philosophes que Perrault détestait.

Il y a cependant des arrimages possibles entre le langage des films et le langage de la philosophie. Parmi les nombreux films de Perrault, *La bête lumineuse* (1982) est celui qui retient le plus les auteurs du livre. En effet, *La vie sans bon sens* mord dans ce film de Perrault en s'y attardant pendant au moins dix pages. Il s'attarde, en particulier, au rôle joué, dans ce film, par Stéphane-Albert Boulais, le chasseur/poète. Selon les auteurs, Boulais « conjugue plusieurs des traits que Nietzsche attribue au créateur, voire au surhomme » (p. 97); *a priori*, cela semble vérifiable et, pour le savoir davantage, il semble pertinent de relire l'ouvrage autobiographique de Boulais : *Le cinéma vécu de l'intérieur: Mon expérience avec Pierre Perrault* (Éd de Lorraine, 1988). Boulais voulait écrire une sorte d'écho au cinéma du vécu de Perrault. Boulais, le souffre-douleur de *La bête lumineuse*, ne craint pas de révéler ses plaies, mais il a une admiration sans bornes pour Perrault. Il se perçoit comme un fils spirituel; il dit de Perrault qu'il « paternise ». La lecture de cet ouvrage de Boulais confirme une bonne partie des analyses du livre de Fradet et Ducharme: il y a bien un amour / haine entre Boulais et les autres personnages du film, entre Boulais et Perrault, et au cœur même du personnage de « poète novice ». Il y a, dans la deuxième grande partie, une section consacrée au Perrault « théoricien » se référant, en particulier, à son « Discours sur la parole » (1985). Les auteurs établissent des liens certains entre la critique *perraultienne* de l'écriture et son culte de la Parole (celle

qui peut fonder aussi bien un peuple que son territoire). Encore ici, le regard philosophique et phénoménologique (les écrits de Pierre Bourdieu et Michel Henry) permet de mieux saisir les assises théoriques d'une affirmation fondamentale de Perrault: « qu'il faut apprendre à vivre en vivant ».

Pierre Perrault, cinéaste de la parole, préférait les mots qui sortaient de la bouche des représentants du peuple à ceux du dictionnaire officiel. Il souhaitait que son cinéma et ses écrits contribuent à une révolution du langage: il est clair que ce langage ne doit pas être théorique et abstrait comme l'est souvent la langue des philosophes. Cependant, par le montage, un film acquiert un langage « abstrait » d'une certaine façon. Pierre Perrault et sa monteuse Monique Fortier avaient développé l'art de bien choisir les moments forts et parlants. Le regard de l'ouvrage de Fradet et Ducharme s'en trouve d'autant justifié. John Cassavetes a écrit que les films de Frank Capra avaient créé l'Amérique, la belle et grande Amérique utopique. On peut aussi dire que les films de Pierre Perrault ont permis de créer une image utopique de la société québécoise, proche de ses racines, de sa Nature, de son peuple, de son territoire. Cette fois-ci, c'est un ouvrage aux arcanes philosophiques qui nous le révèle.

On aurait pu souhaiter que la médiagraphie indique que l'ensemble de l'œuvre de Perrault est maintenant bien disponible, en cinq coffrets, grâce à la collection « Mémoire » de l'Office national du film.

Olivier Ducharme, Pierre-Alexandre Fradet  
(Préface de Jean-Daniel Lafond)  
*La vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault*  
Montréal: Nota Bene, 2016  
212 pages, sans ill.